MARIANIK

I

Là !.. Encore une épingle pour assujettir la grande coiffe transparente, encore un coup de main pour ranger gracieusement les plis du châle à franges qui dessine sa taille svelte, et Marianik est enfin prête.. Sa toilette a duré bien longtemps aujourd'hui. Deux fois, l'horloge a sonné depuis qu'elle est là, essayant tour à tour sa jupe gris-argent, sa robe noire bordée de velours et tous ses jolis tabliers de soie. Le contenu de l'armoire tout entier y a passé, et maintenant encore elle reste devant sa petite glace, se haussant, s'éloignant, s'approchant, s'irritant de voir si peu d'elle même dans le minuscule miroir.

Il est évident que Marianik tient à être jolie aujourd'hui pour la grande fête de Portrieux, où vont se rendre tous les gens de la côte, de Paimpol à Binic.

Elle a poussé l'épais contrevent de sa croisée et regarde au dehors, sans se laisser arrêter par l'éblouissant soleil qui entre à flots dans sa chambrette.

La mer chante au loin, les feuilles bruissent, une fauvette gazouille, et le cœur de Marianik tremble, car, sur la route blanche, son œil noir perçant a découvert une ombre d'homme dont les bras et les jambes s'agitent en mesure dans le rythme de la marche. Personne autre que la jeune fille ne distinguerait rien à cette distance, et cependant elle sait à merveille que cette silhouette porte un grand col de toile bleue ouvert sur un tricot rayé et qu'on béret blanc, dont le tour noir est orné de lettres d'or, est posé sur une tête blonde, brûlée de soleil, où éclatent deux yeux clairs et doux. Et Marianik soutiendrait que ce ne peut être aucun autre que Pierre Kerdos, le beau marin de Plouha, arrivé en permission depuis hier seulement.

Les joues de Marianick, dorées par le vent de la mer, ont rougi; mais, soudain, elles se décolorent sous leur hâle. La silhouette approche et grandit; elle va passer devant une maison située à l'entré du village. Une jupe noire a paru sur la porte. Pierre Kerdos s'est arrêté et a salué militairement. Et Marianik, les yeux fixes, le cou tendu, croit entendre d'ici les paroles échangées:

—Bonjour, mademoiselle Corentine!

—Vous voilà donc au pays, monsieur Pierre?

Il n'y a plus de silhouette noire sur la route blanche, et Marianik tombe sur une chaise en pleurant.

Il est entré chez Corentine!... Aussi pourquoi cette maudite maison se trouve-t-elle la première en arrivant de Plouha?,.... C'est toujours Corentine qu'il aperçoit tout d'abord, et, quand il parvient devant la demeure de Marianik, Pierre a déjà les yeux et le cœur tout remplis de l'image de l'autre!....

Et elle est jolie, Corentine! si grande et si belle avec ses tresses blondes, tournées sur les tempes!....

Marianik pleure amèrement! Ses larmes tombent sur sa guimpe brodée, ruissellent sur la soie claire de son tablier. Que lui importent à présent et sa toilette et la fête de Portrieux!

II.

Longtemps, longtemps, elle sanglote ainsi, la tête dans ses mains, sans souci de déranger ses bandeaux lustrés; tout-à-coup, une voix joyeuse l'appelle, et la tête de Corentine, avec ses larges nattes dorées, s'encadre dans la petite fenêtre enguirlandée de lierre.

—Non! dit Marianik sans se détourner; va à la fête sans moi, Tina: j'ai trop mal à la tête!

Mais Corentine ne se laisse pas arrêter par cette excuse; elle entre.

—N'allons pas à la fête si tu veux, mais viens du côté du bois; la fraicheur du grand air calmera ton mal....

Marianik voudrait bien résister, mais elle a peur de laisser deviner sa peine, et elle consent enfin à accompagner Corentine.

Lentement, les deux jeunes filles suivent les sentiers étroits, bordés de grands chênes, que le soleil traverse de ses flèches d'or. Corentine parle doucement, avec son calme habituel, et Marianik marche tête baissée, dévorant ses larmes. Elle est très mauvaise, Marianik, car il lui vient de violentes envies de chercher querelle à cette bonne amie qui vient de lui donner une si grande preuve d'affection en renonçant, pour elle, aux réjouissances de la fête.

Les voici devant la petite fontaine où, comme le veut la tradition, les jeunes filles jettent des épingles pour savoir si elles se marieront dans l'année; Corentine en retire une de son châle, mais Marianik, boudeuse, s'assied sur l'herbe en tournant le dos à la fontaine, et refuse de consulter l'oracle.

—Comment souhaites-tu ton mari? demande tout-à-coup Corentine souriante; blond ou brun?

—Je déteste les blonds! déclare énergiquement Marianik.

—Moi, je le désire blond, avec des yeux bleus! dit son amie, très convaincue.

—Des yeux bleus?.... c'est affreux, des yeux bleus pour les garçons! riposte Marianik en arrachant rageusement une pauvre petite bruyère qu'elle brise entre ses doigts; ça leur donne un air de fille!....

—Oh! fait Corentine, riant de bon cœur, tu ne peux pourtant pas prétendre que Pierre Kerdos ait l'air d'une jeune fille?

Cette fois, c'est un grand genêt que Marianik déracine furieusement en s'écorchant les mains sur la tige rugueuse.

—Moi, je trouve au contraire cela charmant, ces yeux très doux, chez des hommes braves... Car Pierre aura la médaille, tu sais!.... Ses officiers le lui ont promis.... C'est un beau et bon garçon, et celle qu'il choisira pourra être fière!....

La petite Marianik est devenue blanche comme sa coiffe. Elle voudrait se lever et s'enfuir loin de sa compagne, mais elle n'a pas la force de se mettre debout. Elle détourne son visage, et dit d'une voix tremblante:

—Faut-il t'en faire mon compliment tout de suite, Tina?

—Oh! non, pas à moi! répond Corentine rougissante.... Mais je connais celle qui lui plaît, à qui il n'a osé encore parler lui-même.... Oh! il y a bien longtemps que je me doutais de quel côté soufflait le vent!.... Enfin, tantôt, il est entré chez nous pour me prier de l'aider.... Car il est timide, ce marin!.... Et, pourtant, il ne voudrait pas repartir sans avoir obtenu une bonne parole....

—Et.... est-ce que je la connais, moi aussi? demanda Marianik, de plus en plus bas, en hachant des brins de mousse.

—Viens, je vais te la montrer! dit Corentine en lui tendant la main pour l'aider à se relever.

III

Alors, joyeuse, elle conduit son amie vers la fontaine, la force à se pencher sur l'eau, dans le clair bassin encadré de cresson, aperçoit ses grands yeux brillants et ses bandeaux noirs.

—Malheureusement, tu n'aimes pas les blonds! fait malicieusement Corentine! combien c'est dommage!

Pour toute réponse, Marianik se jette à son cou.

—O Tina, combien tu es meilleure que moi, tout en riant et pleurant à la fois sur l'épaule de son amie.... Si tu savais comme je t'enviais!.... Je t'ai presque détestée... Toujours vous causiez ensemble, tandis qu'il me disait à peine un mot en passant!

—Mais, c'était de toi qu'il me parlait, petit cœur jaloux!.... Et aussi, ajouta Corentine, hésitant un peu, d'un certain cousin à lui, quartier-maître sur le *Suffren*.... Nous serons sans doute cousines, Marianik!

—Guillaume Le Braz! s'écrie Marianik.... Mais il est brun comme l'aile d'un corbeau!.... Je croyais que tu désirais un mari blond, Tina?

Le pivert éclata de rire moqueusement, dans le haut d'un hêtre, et les deux amies lui firent joyeusement écho, en se regardant, toutes roses de bonheur; puis, du fond de la lande, la grêle ritournelle du biniou leur arriva comme un bourdonnement d'insecte.

—Et maintenant, dit Corentine en prenant le bras de son amie, si nous allions à la fête? rien ne s'y oppose plus, n'est-ce pas, Marianik? Quand le cœur est content, la tête est guérie!

Provisions d'hiver.

Recueillez les fleurs de la saison: roses au parfum pénétrant, œillets, fleur d'oranger, jasmin, feuilles de géranium, etc. Effeuillez-les dans de grands plats ou sur des feuilles de papier, de façon à ce qu'elles sèchent rapidement à l'abri. Lorsqu'elles seront sèches, mélangez-les en quantité importante avec du son d'iris de Coffou, auquel vous ajouterez quelques clous de girofle pulvérisés. Mettez ce mélange dans des vases ou postiches placés dans les salons auprès de la place où l'on se tient de préférence.

Pour raviver ce parfum, on exposera de temps à autre les vases à l'humidité d'une cave ou au brouillard. Grâce à cette petite précaution, durant plusieurs mois on en pourra jouir agréablement.

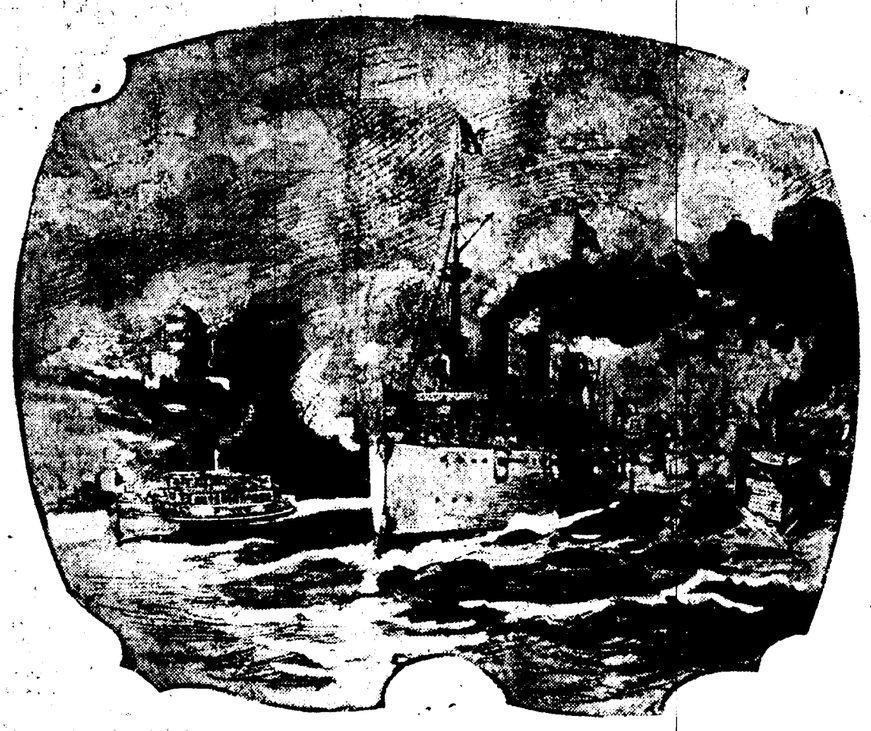
Comment rafraîchir les fleurs flétries.

Quand les fleurs commencent à se faner, il faut plonger dans l'eau bouillante les deux tiers inférieurs des tiges. Quand elles ont repris leur fraicheur, on coupe les tiges bouillies et on remet le bouquet dans l'eau froide.

Elections à Stockholm.

Presse Associée.

Stockholm, 23 septembre—Hier, aux élections de la seconde chambre du Rik-dag, Stokholm a élu 21 candidats libéraux sur 22.



La gravure ci-dessus nous fait assister à l'arrivée de l'amiral Dewey. L'Olympia montera l'Hudson, escorté d'une flotte nombreuse. Devant le monument de Grant il s'arrêtera pour être salué par des salves d'artillerie.

EXIL.

Ad Matrem.

—Sunt lacrymæ rerum.

Tu te brises enfin, frêle et dernière fibre
Du lien qui tenait mon frémissant esquif (vibre
Dans le port devenu soudainement réel;
Et, de nouveau ma voile au vent du Destin
Et ma barque demain s'en ira, pauvre et li- (bre.
Pour lest ayant ma lyre au chant fier et naïf.
Bientôt s'effacera son sillon fugitif,
Et moi seul je verrai son fragile équilibre
En proie à la tempête.—Adieu, vieille mai- (son;
Toi dont les murs, longtemps, furent mon ho- (rizon.
Adieu, paisible abri qui, des sombres atteint- (tes
Du mal, me défendis. Adieu donc, humble (coin
Où palpite l'écho des chères voix éteintes
Qui semblent me crier: enfant, ne t'en va- (point!

CONSTANT BEAUVAIS.

Nouvelle-Orléans.

MADEMOISELLE ROSETTE

Notre époque se targue assez complaisamment de détenir le record des neurasthénies étranges et des originalités piquantes elle n'a, à ce point de vue, ni à se vanter ni à s'amoindrir, le monde a de tout temps été ce qu'il est et les détraqués d'autrefois valaient bien nos névropathes d'aujourd'hui.

Ma conviction, sur ce sujet, n'a fait que s'affermir à la lecture fortuite d'une «cause célèbre» de l'ancien temps: la «Revue de psychiatrie» a rappelé dernièrement le fait curieux qui a donné naissance à un procès jadis fameux et que j'ai voulu lire dans les documents originaux. L'affaire vaut la peine d'être contée et avec quelques détails.

Vers le commencement du XVIIIe siècle, vivait à Bagnères-de-Bigorre, un avocat au parlement de Toulouse nommé Aymond Dumoret qui avait épousé, étant riche et de condition distinguée, une demoiselle de Manas. Ils avaient eu deux fils dont le second était né le 21 novembre 1678 et avait été baptisé sous les noms de Pierre-Aymond.

Mme Dumoret mourut jeune, alors que Pierre-Aymond était au collège. L'enfant était, jusqu'au décès de sa mère, élevé dans la maison paternelle; mais à la suite de cet événement, le père n'ayant pas le temps de veiller à son éducation, le mit en pension à Toulouse où il poursuivit ses études classiques et prit sa licence en droit. Le compte que ses maîtres rendaient de lui était des plus favorables. Le jeune homme, d'après eux, était très rangé, vertueux, dévot, timide même: il fuyait, à la vérité, trop la compagnie de ses camarades et les distractions que présentait la ville, mais c'était là le seul reproche qu'on pût lui adresser et il faut reconnaître que ce reproche était mince.

Quand Pierre-Aymond eut conquis ses grades, son père lui écrivit afin de l'inviter à prendre quelques vacances et il fut décidé que le jeune homme débarquerait tel jour, à telle heure, à la maison paternelle. Quel ne fut pas l'étonnement de l'avocat Dumoret en voyant, au jour dit, entrer chez lui une grande et forte femme, légèrement barbue, qui se jeta à son cou et l'embrassa avec attendrissement en l'appelant: «Papa!» C'était Pierre-Aymond, vêtu d'un jupe et d'un caraco, portant cet étrange costume avec une aisance parfaite et un aplomb imperturbable.

Le père, au premier abord, imagina qu'un accident quelconque, attaque de bandits ou chute dans la rivière, avait obligé son fils à prendre, par pressante nécessité, les premiers vêtements tombés sous sa main; son étonnement se changea en stupeur aux premiers mots d'explication et il crut perdre la tête en entendant «son garçon» lui révéler l'étrange lubie dont il était atteint.

—Vous savez bien, mon cher père, disait Pierre-Aymond, que je suis devenue fille, et que ce n'est que par suite d'une erreur que vous m'avez fait élever comme un homme: mon premier devoir, en m'apercevant de cette erreur, était de prendre les vêtements de mon nouveau sexe; ainsi ai-je fait et j'ai consacré à l'achat d'un modeste trousseau une partie de l'argent que vous aviez la bonté de m'adresser pour payer mes maîtres.

—Diable soit de cette mascarade, s'écria l'honnête avocat; vous êtes garçon, et vous resterez garçon, et je saurai bien mettre ordre à cette irrespectueuse folie. Et si ma volonté ne suffit pas à vous contraindre, je suis homme à user de mon autorité et à vous faire enfermer dans une maison de force jusqu'à ce que vous ayez retrouvé la raison.

—Mon père, ce sera donc pour vous obéir; mais je n'en suis pas moins une femme et ce que vous en pourriez dire n'y changera rien.

Le père Dumoret, interloqué comme bien on pense par un si beau sang froid, fit appel d'abord à ses souvenirs personnels, consulta des médecins qui examinèrent Pierre-Aymond prit conseil de ses parents et de ses amis proches: son fils—car il fut établi que c'était bien un fils et non une fille que le ciel lui avait donné,—n'en continua pas moins à simuler, maladroitement, l'attitude et les manières d'une femme; s'il consentait, par soumission aux ordres de son père, à revêtir un pourpoint et des culottes quand il se trouvait dans l'intimité, il se gardait bien de sortir autrement qu'en jupe et en bonnet tuyauté lorsqu'il se rendait à l'église ou qu'il allait faire quelque visite; et comme on ne manquait pas de lui demander la raison de ce travestissement, il répondait impertubablement, avec sa grosse voix mâle:

—Ne savez-vous donc pas que je suis fille? et si j'ai consenti à passer pour un garçon pendant quelque temps et si j'ai encore aujourd'hui la faiblesse de revêtir parfois des habits qui ne sont pas ceux de mon sexe, c'est dans la crainte de déplaire à mon pauvre père qui a l'esprit frappé et n'en veut pas démordre; mais j'espère bientôt lui prouver qu'il se trompe et le réduire à reconnaître son erreur.

Le moyen que Pierre-Aymond avait imaginé pour parvenir à ce résultat n'était point banal. Il cherchait une place de «gouvernante» chez une dame seule. Et il parvint en effet à se caser chez une dame de Ronquette, qui, très myope apparemment, ne s'étonna pas du visage barbu et des allures masculines qu'il ne parvenait pas à dissimuler, et le prit à ses gages comme dame de compagnie. Mais la malechance voulut qu'un jour que notre homme-femme était allé rendre visite à son père et qu'il avait, à cet effet, revêtu la culotte de rigueur, il fut rencontré dans cet état, en pleine rue, par la dame de Ronquette qui sortait des vêpres et qui fut prodigieusement scandalisée. Le soir même elle mettait «sa gouvernante» à la porte, sous le prétexte, très plausible, qu'une femme respectable et de mœurs pures ne pouvait songer à s'habiller en homme.

La situation de Pierre-Aymond devenait difficile Son père, qui ne désespérait pas de guérir un si étrange cas de folie, mit tout en usage pour ramener la pauvre maniaque à la raison! il essaya de l'accoutumer aux exercices du corps il emprunta son suffrage dans diverses sentences qu'il était appelé à rendre comme juge souverain de Bigorre; même il lui proposa de l'envoyer dans des villages de la région pour y tenir l'audience à sa place sur quelques contestations dont la décision lui était déférée. Sa joie fut grande lorsqu'il s'aperçut que la chose souriait à son fils; il le crut sauvé l'instruisit sommairement des affaires en litige et l'expédia en compagnie de son greffier, bien assuré qu'il avait opéré, dans cet esprit égaré, une guérison radicale.

L'expédition fut épique et l'enquête qui fut ordonnée plus tard au sujet de ce cas inexplicable en a révélé les détails:

Pierre-Aymond parcourut les villages du ressort, faisant annoncer, un jour à l'avance, qu'il arrivait pour entendre les plaignants et rendre la justice. Au lieu de siéger aux locaux ordinaires, il réunissait les plaideurs sous un arbre, au bord du chemin: à l'heure fixée, les paysans rassemblés voyaient apparaître le greffier, suivi d'un solide gaillard, vêtu d'une robe à fleurs et portant un cabas qui contenait son ouvrage; ce juge d'un nouveau genre s'asseyait sous l'arbre et appelait les plaideurs; au premier qui prenait la parole:

—... Monsieur le juge....

—Appelez-moi Mademoiselle Rosette, répliquait le magistrat en jupons.

Et, à l'effarement de toute l'assistance, il écoutait gravement les requêtes qui lui étaient présentées, tout en tricotant un bas, et, sans s'interrompre de son travail, il rendait des jugements très sensés et pleins de discernement.

Quand «Mademoiselle Rosette» rentra à Bigorre, son père qui s'attendait à une guérison miraculeuse, recula d'horreur en voyant sa progéniture revêtue d'une petite robe de couleur claire qui ne descendait pas aux genoux.

—Mais, papa, fit l'aimable enfant en montrant sa jupe de taffetas vert et blanc, c'est la robe d'innocence que les filles doivent porter une fois en leur vie; et je dois m'acquitter de ce devoir que vous avez manqué de me faire remplir.

Et dès le lendemain Pierre-Aymond se mit à faire le tour de la ville et sonna à toutes les portes, annonçant à tous ses compatriotes, qu'il avait décidément adopté le sexe féminin et qu'on eût désormais à l'appeler «Mademoiselle Rosette».

Le père Dumoret en mourut de chagrin. Mademoiselle Rosette, libre désormais, partit pour Toulouse et vécut à sa guise.

La réputation de Mademoiselle Rosette fut bientôt connue dans toute la ville. Les enfants couraient après elle avec des huées; elle quitta Toulouse, disant qu'elle partait pour Agen: elle disparut pendant quelque temps et l'on ignore ce qu'elle devint durant plusieurs mois.

Ce pauvre fou qui, sur tous les autres points que celui de sa propre identité, jouissait de toutes ses facultés et passait même pour avoir de l'esprit, mourut d'une façon tragique.

Un jour il tomba pris d'une crise d'étouffement: on accourut, on le déshabilla malgré ses protestations et ses cris, et on découvrit qu'il s'était tellement comprimé le corps pour se faire la «taille fine» qu'il en était devenu difforme. Trois jours avant sa mort, voyant qu'il n'y avait personne dans sa chambre, il se leva pour aller prendre ses habits de fille, mais il n'eut pas la force de revenir à son lit. Il tomba en défaillance au milieu de la pièce. On entendit le bruit de sa chute; on accourut: on le trouva tenant ses jupes à la main et il expira en quelques minutes.

PENSÉES.

Ce qui se brise est orné; ce qui dure devient triste!

Bien des bonheurs de ce monde consistent à l'avoir échappé belle.

L'affection peut se mesurer aux inquiétudes, on t'emble dès qu'on aime.

La vanité est un verre qui fait merveilleusement reluire la bêtise.

LES MAISONS —DE— MUSSET.

A Paris, on vient de poser une plaque commémorative sur la maison où est né Alfred de Musset. La maison porte le No 57 boulevard Saint-Germain. Mais, à l'époque où naquit le poète cette partie du boulevard, située non loin du musée de Cluny, s'appelait la rue des Noyers, et l'immeuble portait alors le No 33.

La famille de Musset occupait le premier étage. Au No 37 de la même rue demeurait le grand-père du futur poète, M. Desherbiers, et une grande tante, propriétaire d'un vaste jardin qui s'étendait jusqu'au pied de la vieille église de Saint-Jean-de-Latran, aujourd'hui détruite. C'est dans ce jardin qu'Alfred de Musset essaya ses premiers pas.

Paul de Musset a raconté quelques traits de l'enfance de son frère, dont le souvenir reste associé à cette maison de la rue des Noyers qu'une plaque de marbre blanc ornée de lettres d'or va signaler désormais à l'attention des passants. Alfred de Musset avait trois ans lorsque, paraît-il, on lui apporta, un matin, une paire de petits souliers rouges qui le ravirent. On l'habillait, et il témoignait la plus vive impatience de sortir avec cette chaussure neuve. Tandis que sa mère lui peignait ses longs cheveux bouclés, il se remuait comme un petit diable. Enfin, n'y tenant plus, il s'écria avec des larmes dans la voix:

—Dépêchez vous donc, maman, mes souliers neufs seront vieux!

Dans cette impatience de jouir, l'enfant annonçait déjà l'homme.

C'est encore à la rue des Noyers et à peu près à cette même époque qu'il eut ce mot exquis rapporte par son frère. Il avait commis une peccadille qui lui était reprochée par sa jeune tante Nanine, à laquelle il avait voué une tendresse toute particulière. Comme il ne semblait pas prendre garde à la gronderie, elle lui déclara que, s'il continuait ainsi, elle ne l'aimerait plus.

—Tu crois cela, fit le petit Musset; mais tu ne pourras pas t'en empêcher!

—Si fait, monsieur, reprit la tante.

Et, pour donner plus de poids à cette menace, elle prit l'air le plus sévère qu'elle put. L'enfant, un peu inquiet, la regardait avec attention, épiant les moindres mouvements de sa physionomie. Au bout de quelques minutes il remarqua un sourire involontaire et s'écria: «Je te vois que tu m'aimes!»

A quelque temps de là, la famille de Musset quittait la rue des Noyers pour aller demeurer rue Cassette, dans une maison qui appartenait à la baronne Gobert, veuve d'un général de l'Empire. C'est dans cette maison qu'Alfred de Musset fit ses premières lectures. Il lut la «Jérusalem délivrée» du Tasse, se passionna pour les romans de chevalerie, voulut lire le «Roland furieux», puis «Amadis des Gaules», «Pierre de Provence», «Gérard de Nevers», ne rêva que hauts faits de paladins, tournois et cours d'amour. Mais le «Don Quichotte» de Cervantès vint bientôt jeter une douche d'eau froide sur ce bel enthousiasme.

Musset grandissait et allait avoir dix-sept ans. Au printemps de 1828 sa mère loua un appartement, à Auteuil, dans une vaste maison, et eut pour voisin Mélesville, l'auteur dramatique. On joua la comédie. Musset s'amusait fort à ce divertissement. L'aile de la poésie allait le toucher. Il venait à pied à Paris par le bois de Boulogne, s'attardant parfois à lire sous les arbres. Un matin il emporta les œuvres d'André Chenier. Ce jour-là il rentra plus tard que de coutume. Et le lendemain il commença une élégie dont les premiers vers seuls ont été conservés:

Il vint, sous les figuiers, une vierge d'Athè- (nes,
Douce et blanche, puiser l'eau pure des fon- (taines....

L'année suivante il était célèbre.

La gloire est venue et l'a baisé au front. Il quitte la maison maternelle pour suivre George Sand à Venise. Le poète rentra de ce voyage, déchiré, avec «d'immortels sanglots». Et nous le reverrons triste à jamais, promenant une lassitude précoce dans ce Paris qu'il a quitté enfant et où il revient désabusé et pourtant si jeune encore. Il est partout et nulle part, l'âme errant tantôt dans les bois de Fontainebleau qui lui inspireront les admirables stances du «Souvenir», tantôt à Venise où il a laissé, dit il, son cœur «sous un pavé».

La seconde grande maladie, c'est chez sa mère qu'il la fait au quai Voltaire. En le soignant, elle croit retrouver l'enfant d'il y a vingt ans. En effet, il n'a pas quarante ans, et c'est toujours le jeune homme aux «blonds cheveux» qu'il sera toute sa vie.

Le voici rue du Mont-Thabor. C'est la dernière maison qu'il va habiter. Adèle Coin, sa gouvernante fidèle et dévouée, a raconté qu'un soir, en rentrant chez lui, Musset déclara qu'il allait déménager dès le lendemain. Il avait vu monter un piano chez la personne qui habitait au-dessus de lui. Renseignements pris, on le rassura en lui disant qu'il n'entendrait pas souvent l'instrument. En effet, le piano était destiné à une jeune fille qui se mourait de la poitrine.

Un soir elle joua le «Roi des Aulnes». Musset, qui allait sortir, dépose sa canne et son chapeau et s'arrêta pour écouter, ému. Quand la jeune pianiste eut fini, le poète dit simplement:

—Si cette dame se met à jouer ainsi, je ne sortirai plus.

Plus tard, aux derniers jours de sa vie, dans le délire de la fièvre, le poète crut entendre le «Roi des Aulnes». Il prêtait l'oreille dans une attitude d'extase.

—Ecoute, dit-il à son frère, c'est divin.

La jeune voisine était morte depuis six mois.

Aujourd'hui, une plaque de marbre indique que Musset s'est éteint dans cette maison de la rue du Mont Thabor. Le lieu de sa naissance vient d'être indiqué de la même façon au boulevard Saint Germain. Cette plaque porte comme date «10 Décembre 1810»; l'autre porte «mai 1857». Cela donne l'âge: quarante sept ans. Musset ne l'a-t-il pas dit lui-même?

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les derniers à peine d'un homme.

LA BEAUTE

Fantaisie pour dames

Les femmes se scandalisent sans cesse des succès qu'obtiennent auprès des hommes certaines femmes qu'elles déclarent des "laidrons".

C'est qu'il faut diviser la beauté en deux espèces très souvent fort différentes.

Il y a la beauté qui se prouve, et la beauté qui s'éprouve.

La première a des règles fixes souvent imaginées et pour le moins consacrées par les arts, c'est une question, ou plutôt une grammaire, une syntaxe qui dit inflexiblemment comment on doit avoir le front, le nez, les yeux, les hanches, les jambes, les mains, etc.

Mais tout cela réuni peut laisser celles qui le possèdent manquer d'un don qui l'emporte victorieusement sur cette réunion, c'est le charme, et c'est ce qui constitue la seconde, c'est-à-dire la beauté qui s'éprouve, qui émeut, qui trouble, qui fascine.

La beauté qui se prouve et dont les conditions peuvent changer et changent très souvent exige un petit front, un petit nez droit, elle fixe la dimension et la forme légale des yeux, mais elle ne tient pas compte du regard.

Or, les yeux sont des fenêtres où viennent se montrer l'âme et l'esprit. Que deviendraient les plus grandes, les plus belles, les plus correctes fenêtres s'il ne s'y montrait personne!

Les femmes ne croiront jamais qu'on puisse avoir les yeux trop grands, la bouche et les pieds trop petits, la taille trop menue.

Le plus sûr encore pour elles, c'est de juger de leur propre beauté par le succès qu'elles obtiennent sur les hommes qu'elles ont attirés; mais là encore elles peuvent se tromper; les hommes, dans leurs préférences, se soumettent aussi à la mode.

J'ai vu dans le cours relativement restreint de ma vie, les femmes maigres et vertes à la mode, et une noble italienne qui portait à l'excès ces deux dons, être entourée, comblée d'hommages pendant dix ans, puis les femmes maigres et vertes ont été remplacées par les beautés plantureuses et colorées de Rubens. J'ai vu les cheveux roux bannis d'abord, puis ensuite adorés au point de faire gâter les plus belles chevelures noires, brunes ou blondes par des teintures vénéneuses.

Un autre point qui abuse certaines femmes: telle vous dira, avec une mine hypocritement fâchée: Mon Dieu que les hommes sont ennuyeux, on ne peut se montrer dans la rue sans être "dévisagée".

Mais, ma chère petite, tu te glorifies de ce qui devrait te faire rougir de honte; regarde cette autre femme bien plus belle que toi, qui n'est guère regardée, si surtout suivie: eh bien, les hommes ne "l'ennuient pas," ne la "dévisagent" pas, de même qu'elle est moins entourée que toi dans un salon, prends garde, examine, surveille, au besoin modifie tes "toilettes", ta démarche, tes attitudes, tes airs de tête; il y a là quelque chose à corriger; ces hommes si "ennuyeux" ne veulent pas perdre leur temps. Quand ils suivent une femme dans la rue, c'est qu'elle a le malheur de leur inspirer la pensée que ce genre d'attaque peut réussir et les mener à un but qui n'a pas de quoi t'enorgueillir.

ALPHONSE KARR.

OSCAR WILDE.

Presse Associée

Londres, 23 septembre — Le fameux Oscar Wilde, jadis si brillant si entouré, vit maintenant dans la gêne, à Paris.

Ses enfants sont élevés en Angleterre par les soins d'un oncle; un de ses fils se voue à la prêtrise: il catholique romain.